

EVELYNE DRESS

# Mes chats

*Extraits*

Éditions Glyphe



**M**ON ADORATION DES CHATS a commencé toute petite.

Mon premier chat s'appelait Minouche. Une idée de ma mère de l'appeler comme ça : « Minouche ! Minouche ! Minouchette ! »

Et puis, d'abord, ce n'était pas la sienne, cette boule de poils, tigrée blanche et grise, toute douce, c'était la mienne, un cadeau de ma marraine Fanny, pour mes cinq ans. Anne Franck confiait tous ses tourments à Kitty, son amie imaginaire, moi, je m'épanchais auprès de Minouche. Chez lui, tout était rond comme la pomme, sa bouille, ses yeux – deux saphirs jaunes – son nez couleur brique, le mariage, sans doute, d'un angora avec un chat de gouttière, je l'aurais reconnu entre dix mille. Intelligent, astucieux, il était mon doudou.

Je ne suis pas la seule à avoir fait de mon chat, une mascotte : Mahomet vouait une gratitude toute spéciale à « Muezza » qui lui avait sauvé la vie en tuant un serpent qui s'apprêtait à le mordre ; Nostradamus se faisait aider pour ses prédictions par « Grimalkin » qu'il considérait comme la réincarnation du chat de Cléopâtre ; Montaigne permettait à « Madame Vanity » de se coucher sur ses parchemins ; Armand Jean du Plessis, le cardinal de Richelieu, possédait quatorze angoras turcs : « Félimare », « Lucifer », « Ludovic-le-Cruel », « Ludoviska », « Mimi-Piaillon », « Mounard-Le-Fougueux », « Perruque », « Rubis-sur-l'ongle », « Serpolet », « Pyrame », « Thisbe », « Racan », « Soumise » et « Gazette ». Il les adorait au point qu'il les fit hériter de la totalité de ses biens ; Isaac Newton, lui-même, fit de sa chatte « Marion » sa Muse, ce qui faisait dire à son entourage qu'il n'y avait pas que la pomme qui était tombée de l'arbre, mais aussi la chatte sur la tête de son maître ; Le Pape Léon XII, quant à lui, cachait « Micetto » dans un pan de sa robe papale, si bien que « petit Minou »

adoré fut dépositaire de tous les secrets confiés. À la mort du Pape, Micetto fut confié à l'ambassadeur de France auprès du Vatican, qui n'était autre que François-René de Chateaubriand, lequel aimait les chats depuis sa plus tendre enfance. En effet, il s'était familiarisé avec les félins grâce à un fantôme de chat qui miaulait tristement la nuit dans les couloirs interminables du château de Combourg (Bretagne). Sarah Bernhardt, la voix d'or, la tragédienne, vedette de la Comédie-Française, avait rapporté de tournée un chat-tigre qu'elle remplaça, plus tard, par deux lionceaux, Scarpia et Justinien, élevés en liberté. Rien n'arrête un monstre sacré!

Félicette, une chatte sélectionnée parmi quatorze prétendantes, effectuait, le 18 octobre 1963, un séjour d'une quinzaine de minutes dans l'espace, à bord de la fusée Véronique. Deux mois après son atterrissage victorieux, la jeune chatte fut euthanasiée afin d'être étudiée. À l'époque, on n'avait pas d'état d'âme! Il fallut attendre le 18 décembre 2019 pour qu'une statue de bronze à son effigie

soit enfin érigée à l'International Space University de Strasbourg, à côté d'un buste de Youri Gagarine. Quant à Stubbs, un matou d'une probité à toute épreuve, il fut le maire honoraire et vénéré du village de Talkeetna, en Alaska, jusqu'à sa mort en 2017, à l'âge de vingt ans.

Au Moyen Âge, quand il y avait des épidémies de peste ou de choléra, seuls les Juifs n'étaient pas malades. La raison en était simple : il y avait beaucoup de chats dans les ghettos qui mangeaient les rats, ce qui empêchait la maladie de se propager, ajouté à cela une bonne hygiène corporelle, imposée par les Lois de la Torah (le lavage des mains et le bain rituel) et les Juifs étaient épargnés.

Je pourrais continuer cette litanie des chats qui ont rendu célèbres leurs maîtres, ou vice-versa, mais je vais m'arrêter là, car je n'ai pas besoin d'illustres alibis pour me donner raison d'aimer les chats. Et de toute façon, Minouche était le plus beau des *felis silvestris catus*, puisqu'il était le mien.

Qu'il se chauffât au soleil ou s'adonnât à sa toilette, Minouche gardait toujours

sur moi un œil attentif, complice, protecteur. D'une fidélité sans faille, il me suivait partout, comme un toutou, même dans la baignoire. Il n'était pas seulement mon confident : s'il avait le pouvoir de calmer les douleurs de mon âme, il avait aussi celui de soigner mon petit corps. Il se posait à l'endroit où j'avais mal, sans que j'aie eu besoin de le lui demander, et il ronronnait en me regardant avec des yeux si pleins d'humanité qu'il était impossible que son cœur en soit dénué. Minouche m'aimait, j'en étais sûre : il me touchait le visage avec ses pattes, me reniflait les yeux, la bouche, il mordillait mes oreilles, mes mollets, traversait la chambre à fond de train pour me faire rire. Il adorait dormir sur ma poitrine et me réclamait des câlins en permanence. Ces attitudes intimes et personnelles indiquaient, assurément, que j'étais pour lui la personne la plus importante au monde. Et d'ailleurs, lorsqu'Alice, ma sœur cadette, naquit, Minouche se désintéressa totalement de ce bébé qui, en revanche, capturait toute l'attention de sa mère, qui était aussi la mienne.

C'est ainsi, qu'en concertation avec mon chat, à douze ans, je décidai de ne plus jamais être malade et de quitter le lit, où mes rhumatismes articulaires et psychosomatiques me clouaient dans l'espoir, vain, d'intéresser ma génitrice.

Un été, mes parents avaient choisi de rejoindre notre maison de vacances à Petichet, un hameau dans les Alpes, en faisant un détour par les Vosges, quelque cinq cents kilomètres à parcourir en 2 CV, en passant d'une montagne à l'autre. En haut d'un col, notre père comprit que sa 2 CV, poussive, devait souffler et il l'arrêta en plein champ. Je passai une corde au cou de Minouche pour lui permettre d'aller faire ses besoins à l'écart, je connaissais trop sa timidité, et moi d'en profiter pour satisfaire les miens. Soudain, Alice, qui était devenue une jolie petite fille, mais terriblement capricieuse, transformant mon Pays des Merveilles en Enfer, décréta que c'était elle qui irait faire pisser le chat. Je me révoltai, arguant que Minouche était à moi, que c'était un chat d'intérieur, qu'il n'avait pas l'habitude de sortir, qui plus est avec quelqu'un qu'il connaissait à peine, et,

pour finir, qu'Alice était trop petite pour que je lui confie Minouche. Ma mère, encore elle, m'ordonna de céder la longue à ma petite sœur, et moi de me résoudre à la voir s'éloigner avec ma peluche.

Je ne saurai jamais si Minouche lui a échappé pour lui manifester son opposition, ou si Alice l'a perdu, exprès, pour que je sois malheureuse ; toujours est-il, qu'on eut beau l'appeler toute la journée, sans relâche : « Minouche ! Minouche ! Minouchette ! » mon chat bien-aimé ne réapparut pas. À la nuit tombée, mon père, désolé, pensa qu'il ne servait plus à rien de continuer à le chercher. Je tombai en pleurs, imaginant mon joli camarade de jeu, perdu dans la nuit, une proie facile pour toutes les bêtes sauvages. Je crus mourir de chagrin, de regret, de remords, de désespoir. Prostrée, clouée au sol, refusant de quitter le champ, je criai à ma sœur : « Tu te moques de tout ce qui ne t'appartient pas ! Tu n'es qu'une égoïste ! »

[...]



Des dizaines d'années plus tard, j'étais toujours dans cette disposition d'esprit, bien déterminée à ne plus craquer pour aucun animal domestique, lorsqu'écrivant *Les Tournesols de Jérusalem*<sup>1</sup>, mon troisième roman (après une longue carrière de comédienne et de réalisatrice, me voilà romancière), un matin, à 7 h 30, un chat à la robe crème et aux yeux étonnamment bleus, moins poilu que Minouche, mais tout aussi attendrissant, hissé sur ses deux pattes arrière, me regardait, suppliant, à travers ma fenêtre.

À l'époque, j'habitais un triplex, et mon bureau, une ancienne chambre de bonne au sixième étage, était relié par un escalier intérieur à mon appartement.

---

1 *Les Tournesols de Jérusalem*, Plon, 2001, Pocket, 2004, Éditions Glyphe, 2016.

Devant l'insistance du chat, qui grattait au carreau comme un fou, l'enfant qui sommeillait en moi se réveilla soudain et je laissai entrer le petit fauve, arrivé par les toits. À dire vrai, cette visite impromptue n'était pas pour me déplaire. J'avais plusieurs fois refoulé mon désir de chat, prévenue que j'étais du piège amoureux.

À peine le temps de dire « Ouf », il avait déjà fait le tour du propriétaire et décidé de s'installer dans mon bureau. Il trouva une cache sous la bibliothèque, dans mon dos, et n'en bougea plus.

De multiples questions me traversèrent : d'où venait-il ? à qui appartenait-il ? s'était-il perdu ? Une fraction de seconde, j'eus la tentation de rechercher ses propriétaires, mais, la seconde suivante, l'envie de l'adopter m'envahit comme une bouffée délirante. La providence me l'avait apporté, je n'avais qu'à le garder. Moi, la célibataire endurcie, je m'empressai de lui improviser un frichti avec ce que je trouvais dans le réfrigérateur, un peu de lait et une tranche de saumon fumé : un repas de roi !

J'approchai le bol et l'assiette près de sa planque et j'attendis. Ce mets n'eut, sans doute, pas l'heur de lui plaire, car il ne bougea pas. J'inventai tous les scénarios catastrophes possibles : il était craintif, parce qu'il avait été maltraité, et se méfiait des humains, l'arrivée dans un nouvel environnement était stressante et je devais lui laisser le temps de s'adapter. Après tout, c'était un être sensible, pas un nounours.

Je retournai à ma table de travail. Feindre l'indifférence le ferait peut-être sortir de sa cache : *Fuis ton ombre, elle te suit, Suis ton ombre, elle te fuit*, proverbe chinois.

Créer est un acte puissant, un geste sacré, parfois douloureux, qui implique de se mettre en danger, de se retrouver face à ce qu'il y a de plus secret en soi, de plus intime et profond. Il me sembla que la présence rassurante de ce chat, qui n'avait pas de nom, m'apportait un début de sérénité, de réconfort, de cette paix intérieure dont j'avais tant besoin pour écrire. Je le sentais derrière moi, comme un ami discret, il ne se manifestait pas,

ne miaulait pas, pourtant, il était là. Et j'adorais ça.

Ce jour-là, je trouvai l'inspiration et noircis des pages et des pages.

En fin d'après-midi, à 18 heures exactement, je n'avais pas vu le temps passer, le chat sortit de sa cache et alla gratter frénétiquement à la fenêtre. Malgré mon inquiétude de ne jamais le revoir, je me résignais à le laisser sortir.

Le lendemain matin, à la même heure, 7 heures 30, il gratta de nouveau à ma fenêtre. J'en éprouvai un bonheur immense.

Aussitôt, il alla se cacher sous la bibliothèque.